**CONTRIBUTION A L'ÉTUDE ETHNOGRAPHIQUE DU MAGHREB**

LA FAMILLE : notes recueillies dans la région de Michelet ; suites rimées, récits.

H. GENEVOIS

# LA FAMILLE

F. D. B. — FORT-NATIONAL 1962

Ouvrage numérisé par
l'équipe de

ayamun.com

Mai 2015

# La FAMILLE

# Le MARIAGE

## Le mariage est OBLIGATOIRE

- Le mariage est obligatoire : d elferḍ : c'est la situation normale ; cette nécessité est soulignée encore plus spécialement quand il s'agit de la jeune fille :

  Taqcict, d elferḍ fell-as aṭejwej.
  Une jeune fille doit se marier.

- Obligation imposée aussi par la nature :

  Ilemẓi, mi gg-eɛwej,
  D ejjwaẓ i gg-ebɣ$^{a}$ adyejwej.
  Lorsqu'un jeune homme devient insupportable,
  C'est qu'il est temps de le marier.

  Arĝaz yeṭṛaju tameṭṭut,
  Tameṭṭut ur teṭṛaju ar$^{a}$ argaz.
  Le garçon peut attendre la femme,
  La fille n'attend pas toujours le mari.

- Ne dit-on pas, même, q u e celui qui n'aura pas été marié en cette vie le sera dans l'au-delà?

## Le choix de l'épouse

- Traditionnellement, "ce sont toujours les parents qui s'occupent de marier leurs fils, soit qu'ils s' e n soucient depuis leur enfance et fixent leur choix de bonne heure, soit qu'ils attendent qu'ils aient l'âge de se marier."(I. p. 78, note 24) (*) Ils se préoccuperont donc uniquement de lui trouver une fiancée.

> Lḥetyaṛ di-tilawin, maççi gg-ergazen.
> Ce sont les femmes que l'on choisit e t non pas les hommes. (I. p. 15)

- Fiancée qu'ils voudront plus faite pour eux que pour leur fils.

- "Le mariage des garçons préoccupe les parents d è s leur naissance."(I. p. 9) C'est, en effet, une affaire importante entre toutes, à laquelle il faut longuement réfléchir.

> JJwaj ggiḅḅass, aḥebbṛ-is aseḡḡas.
> Le mariage d'un jour, il faut y penser pendant un an.

> JJwaj n-ebda,
> Deg-s ṭḥebbiṛ em-meyyaṭ-esna.

---

(*) Les références d e ce chapitre renvoient à F.D.B. Le Mariage en Kabylie, édit. 1960

Au mariage qui doit durer
Il faut penser pendant cent ans.

- Ne pas marier ses enfants trop tôt. La réalité passée ne fut pas toujours en accord avec ce sage dicton:

JJwaj en-temẓi d iri-t :
Iteffγ am tiziṭ.
Le mariage de jeunesse ne vaut rien:
Il se révèle aussi éphémère qu'un moucheron.

## Qualités requises de la fiancée

- On ne fait guère attention a u x qualités d u jeune homme. On est, par contre, t r è s exigeant pour la jeune fille. En effet,

Tameṭṭut d ellsas,
Arġaz d ajġᵘ alemmas.
La femme représente les fondations,
Le mari, la poutre maîtresse.

"La poutre soutient le toit qui couvre la maison et la préserve de la pluie et du froid ; mais la maison ne tiendra, ne protégera des intempéries que si les fondations sont solides et bien faites."(I. p.18)

Tameṭṭut yelhan tbennᵘ aḫḫam-is,
Tin en-d ir teṭhuddu s-ufus-is.
Une femme digne de ce nom construit sa maison ; sinon, elle la détruit de ses mains.

- Trois qualités principales étaient requises pour la jeune fille à marier : être de bonne famille ; être sérieuse ; être travailleuse. Ces qualités devaient être reconnues et non pas simplement affirmées par les siens. Au contraire,

Kra ḅḅin inecden s-yelli-s, leεmeṛ tejwij.
Qui vante trop sa fille ne peut la marier.

- Les femmes, qui se voient entre elles sans difficulté seront plus à même que les hommes de juger de ces qualités: "En particulier, pour les questions de mariage, ce sont les femmes qui choisissent... Comment un homme jugerait-il d e s qualités d' une femme? Les hommes regardent la famille de la jeune fille, si elle est bonne, honorable; quant à la jeune femme, c'est à celles de son sexe de voir. C'est pourquoi, d a n s tous les mariages, les femmes font les préparatifs et les hommes mènent l'idée à terme o u l' abandonnent." (I. p. 84, note 25).

- Qu'en est-il des qualités d u corps, de l a beauté? Elles ont leur importance, mais pas au détriment du reste:

Ma εejben-ḳ, a sidi, leḥḥnak,
Hatniḍ ɣeṛ-weydi, ḥaca-ḳ.
Si ce sont les joues qui vous charment, l'ami: le chien,— sauf votre respect, — e n a aussi.

- Du reste, une fille trop jolie "enlèverait à la mère l'affection de son fils", (I.pp.41-42): source inévitable de disputes qui obligerait le mari de choisir entre sa mère et sa femme; choix dont la femme serait la victime:

Yemma-ḳ ur ṭ teṭṭawiḍ ara di-ssuq, ma ttulawin εument.
Une mère, tu n'iras pas la chercher au marché, tandis que les femmes, ce n'est pas ce qui manque.

- Si la beauté n'est pas indispensable, l e s défauts physiques sont, par contre, pour la jeune fille, un terrible handicap au mariage:

Lɛib en-teqcicin yewɛeṛ.
Une difformité ne peut être que préjudiciable pour une fille (à marier).

Elle pourrait, quand même, trouver un parti : il en est qui font plus de cas des qualités morales que des qualités corporelles :

D aɛeṛḍi iɣ-nefqen leḥmegga.
C'est l'homme généreux qui achète la viande de qualité inférieure.

Parmi ces défauts, un, en particulier, était un obstacle au mariage : la perte de la virginité. Si le mari ne s'en apercevait qu'une fois le mariage consommé, il renvoyait la femme. Cependant, pour éviter les ressentiments de la famille de la fille déshonorée par un tel renvoi, il ne la répudiait pas tout de suite, dans les huit jours où elle portait encore "sur les mains les traces du henné de la noce" : il attendait un mois et trouvait, entre temps, les motifs de divorce.

- La jeune fille devait être de bonne famille, d yelli-s n-ɛtfamilt :

Leḥṛam d aseṭṭaf : win ḍ-izewjen segg-ir laṣel
Ar ani yebnu yesɣ-is, tameddit a s t-iḍ-esseɣdel.
Attention ! Le mal ne porte pas bonheur : en prenant une femme de rien, on prétend construire son bonheur : le soir, elle le détruit !

- Les qualités des parents, surtout de la mère, ne peuvent manquer de se retrouver dans la fille qu'ils ont élevée :

Ansi ḍ-ekka taɣaṭ a ṭ tetbeɛ yelli-s.
Par où passe la chèvre, sa fille la suit.

Il faut donc se renseigner sur la valeur de la mère :
Eḥḍeb yemma-s, (ou ẓeṛ ssabqa-s),

attaɣed yelli-s.
Négocie la mère et prends la fille.

- Ne pas chercher alliance dans u n e famille de rang plus élevé, (I. p. 38):

Tnasaben medden wid d-ɛedlen.
On choisit ses alliances dans les familles de même rang.

Souvent même on essaie de trouver un parti dans sa proche parenté: "(Le père d u jeune homme) voulait que ce soit la fille de son frère: d'abord, celui-ci n'exigerait pas la forte somme et il n'y aurait pas lieu de faire plus qu'u n e noce ordinaire; et puis, avec une nièce, il serait plus libre d'agir à sa guise tout en évitant les histoires fâcheuses." (I. p. 12) On ne prise guère, pourtant, cette façon de faire:

Win ara yefken yelli-s di-lḥaṛa,
Yibbass yumayn a d-nadi lḥila.
Celui qui donne sa fille aux siens
ne tarde pas à la voir venir quémander à longueur de journée.

- La jeune fille doit être bien élevée, taqcict iḥedqen. Cette bonne éducation se manifeste surtout dans le respect des pratiques qui constituent l a réserve, leḥya. Plus la fille est jolie, plus elle doit s'y soumettre:

Ezzin tettsetḥi.
Une jolie fille doit être réservée.

Taqcict emm-etɣaltin
Ur ttegg ara tiḥḥamin.
Une fille qui court un peu partout
ne fondera pas de foyer.

Pour cette raison, on n'aimera guère prendre une répudiée: la raison de son renvoi peut être son man-

que de sérieux, (si ce n'est pas son caractère difficile).

- La jeune fille doit être travailleuse et, aussi, bonne cuisinière:

Taqcict m$^{a}$ur teħfiḍ ara ccγ̊el di-temẓi,
γṛ-etmeγ̊ṛ-is attejjuri.
La jeune femme qui n'aura pas appris à travailler dans son enfance sera une incapable dans ses vieux jours.

- Travailleuse, et aussi économe: si le bien-être d'une famille dépend du mari et de son travail, il dépend plus encore peut-être des économies réalisées par sa femme:

Ac$^{u}$ ara d-eg etyuga ma ťṣeħħa
Ma d laẓ i gg-ezwaren s aḫḫam?
Que ferait une paire de bœufs, bien entretenue, si la faim vient de la maison?

Yif tameṭṭut iħerrzen
Wa-la tayug$^{a}$ ikerrzen.
Mieux vaut une femme économe
Qu'une paire de bœufs au labour.

Arġaz ikerrez,
Tameṭṭut tħerrez.
L'homme laboure,
La femme économise

## La STABILITÉ du mariage

- De nombreuses raisons font affirmer qu'il vaudrait mieux rester unis en mariage : bonheur mutuel des époux, surtout de la femme qui, en cas de divorce, doit abandonner ses enfants, bonheur des enfants eux-mêmes :

> Ṯṯif ḫir ejjwaj ggibbass
> Wa-la win n-emkull-ass.
> Mieux vaut mariage d'un jour
> que mariage renouvelé tous les jours.

- Les deux principaux obstacles à la stabilité des foyers sont la polygamie et le divorce.

La polygamie, pour quelque raison que ce soit, pureté des mœurs, pauvreté... est peu pratiquée en Kabylie et peu estimée :

> Aḫḫam ggiwet tebded,
> Aḫḫam n-esnat isenned,
> Aḫḫam n-etlata yeṛwa tilufa.
> La maison où il n'y a qu'une femme tient debout ; celle du bigame a besoin d'étais ; celle où il y a trois épouses est en butte à toutes les difficultés.

Le divorce, en revanche, est assez fréquent. S'il appartient au seul mari de le prononcer, il y est souvent poussé par ses parents, surtout par sa mère :

> Neṭṭa yeṭṭaγ, yemma-s tettellif.
> Il prend des femmes et sa mère les répudie.

La raison invoquée est que la femme ne fait pas l'affaire, qu'elle n'est pas ce qu'on attendait,

qu'elle se conduit mal ; ou bien, elle a mauvais caractère, (traduire le plus souvent : elle se plie mal aux exigences de sa belle-mère), elle n'a p a s de garçons. Il faut donc la renvoyer a u plus tôt, avant qu'il n'y ait des enfants : leur présence rend le divorce plus difficile.

I-yir meṭṭu, a ḫir beṭṭu.
Avec une mauvaise femme, mieux vaut la séparation.

ṬṬif beṭṭu ḅḅass-a wa la win uzekka.
Mieux vaut divorcer aujourd'hui que demain.

Win izewǰen yir ezzwaǰ, ilezm-it eṭṭlaq,
Ammar a z-ḍ-eǰǰ eḷḷufan d aleqqaq.
Que celui qui a fait un mauvais mariage s e sépare avant que s a femme ne lui laisse un enfant en bas âge.

Tameṭṭut ḍ-iḍallen si-ṭṭaq,
Ilezm-iṭ eṭṭlaq,
Ḫas a ḍ-eǰǰ eḷḷufan d aleqqaq.
La femme qui passe son temps à l a fenêtre, il faut la renvoyer, même si elle laisse un enfant en bas âge.

Tameṭṭut ireẓẓfen la ɛḍil,
Fkiɣ-ṭ i-ɛebd-ennṣeṛ a ṭ yesḍill.
Une femme qui est toujours en visites, je la confie à Abd-Ennasser pour qu'il l a fasse disparaître.

Tameṭṭut ur yeḥkim ara nnif-is, ur tezmirḍ ara a ṭ tɛasseḍ.
Si une femme ne se laisse pas retenir par le souci de sa réputation, inutile d e vouloir la surveiller.

- Pour assurer cette stabilité, la majeure partie des efforts doit être fournie par la femme qui, en défi-

nitive, devrait y trouver son intérêt:

> Ma telha, i-yiman-is,
> Mª ulac, attuγal γel-lehl-is.
> Si la femme est ce qu'elle doit être, elle y trouvera son compte; sinon, qu'elle retourne chez ses parents. (I. p. 10)

Tout au plus conseille-t-on au mari qui tient à sa femme de ne pas être trop dur avec elle tant qu'elle n'a pas d'enfants pour la retenir au foyer:

> Ur kkat ara tameṯṯut-ik qebl a ṯ tarzeḍ.
> Ne frappe pas ta femme tant que t u ne l'as pas ligotée.

Ce qui est requis de la femme pour rester dans son foyer, ce sont les mêmes qualités q u i l'ont fait choisir pour qu'elle puisse y entrer, avec, en plus, l'honneur d'être mère d'au moins un garçon et d'être soumise et serviable envers ses beaux-parents, surtout à l'égard de sa belle-mère: i l lui faudra beaucoup de patience car les vieillards ne sont pas toujours de commerce agréable; la mère peut se montrer jalouse de voir une jeune femme lui ravir les attentions et l'affection de son fils, (I. p. 82).

> Ils aẓidan iteṯṯeḍ tasedda.
> La douceur de la langue apaise la lionne.

> CCbaña n-etmeṯṯut d lewlad.
> La gloire de la femme, ce sont ses enfants.

"Tant que la femme kabyle n'a pas d'enfants mâles, elle n'est pas assurée de sa stabilité en ménage. Aussi, il en est qui ne prennent pas à coeur leur ménage tant qu'elles n'ont pas de fils car l e mari, perdant espoir que sa femme lui donne des garçons, est à même de la renvoyer et d'en prendre une autre o u, s'il la garde, de lui adjoindre une coépouse."(I. p. 56)

# Les MEMBRES de la FAMILLE

## LES PARENTS, père et mère

- "Les parents, c'est plus précieux que tout. Ceux qui les ont encore devraient remercier Dieu nuit et jour. Quand ils sont là, il n'y a pas de soucis."(p.1)(*)

> Ma yenna baba, yeççа yeswa.
> Quand il parle de son père, i l en a plein la bouche. Encore:
> Ma nniγ baba, bedden waman.
> Quand j'ai dit "papa", l'eau s'arrête de couler.
>
> Isem ggemma yessidir m-ebla lmakla.
> Le seul nom de la mère soutient sans qu'il soit besoin de manger.

- Il n'empêche que les enfants, suivant leur sexe e t en raison de leur situation sociale, préfèrent l'un ou l'autre de leurs parents:

> Aqcic yessarem baba-s, taqcict tessaram yemma-s.
> Le garçon compte davantage sur son père; la fille compte plutôt sur sa mère.

Perdre son père est un malheur, mais perdre sa mère est un malheur sans égal. "Celui qui a perdu s o n

(*) Les références de ce chapitre renvoient à F. D. B. Tiggujelt, Les orphelins, Août 1957

père, qui l'élèvera? Qui l u i assurera le succès? Mais, d'après ce qu'on dit, être orphelin d e mère est un malheur sans égal car l'affection d'une mère n'est à nulle autre comparable."(p.5)

Win yesɛan yemma-s tedder,
Ula d eljennt a ţ yezger.
Qui a encore sa mère peut espérer du bonheur ici-bas et au-delà.

Win umi kkseɣ baba-s, ur as eḥdimɣ ara ;
Win umi kkseɣ yemma-s, ur as ejjiɣ ara.
Celui auquel j'ai pris son père, j e ne lui ai pas fait grand tort ; celui à qui j'ai pris sa mère, je ne lui ai rien laissé.

Win umi yemmut baba-s, ahat deg-rebbi ggemma-s ;
Win umi temmut yemma-s, ahat deg-gudu nneḍn-as.
Celui dont le père est mort a encore les bras de sa mère ; celui qui a perdu sa mère est sur le dépotoir, entouré d'ennemis.

Win yeççan imawlan-is yeççа rrebḥ-is degg-ibbass.
Celui qui a perdu ses parents a tout perdu d'un coup. (p.3)

Dire de quelqu'un : yeççа baba-s, yerna yemma-s, i l a perdu père et mère, est devenu synonyme de : il n'a pas de chance.

- L'orphelinage est donc la plus pénible d e s situations :

Tiggujelt ur tesɛi la bab la tabburt : d asif ur neţţunezgar.
La perte des parents est un malheur sans issue : c'est un fleuve infranchissable.(p.3)

"Les orphelins apprendront dès l'enfance ce qu'est la misère," (p. 2) :

Yenna-yas ugujil : Seǧǧ-asmi ggujleɣ, ur erbiḥeɣ.
L'orphelin peut dire : Depuis que j'ai perdu mes parents, je n'ai jamais été heureux.

Les orphelins sont méprisés ; leur avis n'est jamais pris en considération, (p.2) : on dit :

D emmi-s en-tajjalt ; d yelli-s en-tajjalt...
Fils de veuve ; fille de veuve...

"Si un malentendu survient, les torts retombent infailliblement sur eux," (p.2) :

I gg-esɣeṛsen tikḍift : d laṭṛ ugujil !
Qui abîme le tapis ? Les pieds de l'orphelin !

En pensant aux orphelins, on a chanté aussi :

Keççˌ teḍṛa yid-k, ay-ul-iw,
Amm-ugujil tejja yemma-s :
Deǧ-zal yedha d-elɣaci,
Degg-iḍ yeṭṛᵘ ar ḍ-yali wass.
Mon pauvre cœur, te voilà devenu semblable à l'orphelin que sa mère a laissé seul.
Le jour, il se distrait avec les autres ; la nuit, ses larmes coulent jusqu'au lever du jour.

"Il est pénible d'être orphelin aussi bien pour un garçon que pour une fille, mais rien ne peut être comparé à l'état d'une orpheline," (p.4) :

Mi teggujel, adrunt fell-as ettjuṛ,
Adernunt leḥjuṛ.
Quand elle perd ses parents, les arbres
Et les rochers même versent des larmes.

Heureuse est-elle encore quand elle a sa mère :

Agujil yemmal i-yeḫf-is ;
Tagujilt temmal i-yemma-s.

L'orphelin ne compte que sur lui-même;
l'orpheline s'appuie sur sa mère.

L'orpheline sera méprisée pour le mariage,(p.4):

Ur eṭṭamen yessi-s en-tujjal :
Attemteḍ m-ebla lmijal :
Ak gent aṛaj deǧ-fenjal
Ne te fie pas aux filles de veuves:
Tu risques de mourir avant ton heure:
Elles te mettront du poison dans ta tasse.

- COUPLETS à la louange des parents, (de la mère surtout).

Ṯhilwat, a baba d-yemma, Semmeḥt-iyi, tedɛum es-wul.
Teṛwam fell-i tilufa Mi tḥedmem fell-i s-elmul.
Awn errey elḥiṛ tura, Di-ddunnit-inu s-eṭṭul.
Je vous en prie, père et mère, pardonnez-moi et bénissez-moi de tout votre cœur.
Vous avez été rassasiés de peine à vous dépenser pour moi sans compter.
Désormais je veux vous en être reconnaissante pendant tout le cours de ma vie.

Ay-aggur yifen lechuṛ, Win ilulen z-dat Meɣṛeṣ,
Deg-s i jjujjugen letmaṛ, Deg-s ay eɛzizḍ, ay-iḍeṣ.
Winur nesei baba-s d-yemma-s, In-as errbeḥ a t yayes.
O mois plus beau que tous les mois, mois qui passes avant Mars.
C'est toi qui vois fleurir les arbres à fruits: alors, combien le sommeil est doux!
Qui a perdu son père et sa mère peut estimer q u e le bonheur aussi va le quitter.

A yemma taɛzizt, a yemma, Ḥemmleɣ-kem am tiṭ-iw.
Lemmer d ellwiz ay telliḍ, Akm awiɣ di-teḥṛiṭ-iw.
Kecmeɣ timura m-medden : Yiss-m i ttṣebbiṛɣ ul-iw.
O mère chérie, ma mère! Je t'aime comme la prunelle de mon oeil.
Si tu étais une pièce d'or, j e t'emporterais dans ma bourse.

J'ai parcouru les pays étrangers : c'est ton souvenir qui me soutenait!

A ṯẖil-m, a yemma taɛzizt, Semmḥ-iyi segg-ul, ay-eḫti!
Ṯesɛa cchuṛ di-tɛebbuṭ-im, ɛamayen deg-rebbi.
Acu ara s buddɣ i-yemma ? D eljennet d-wudem eṛ-Ṛebbi!
Je t'en prie, maman chérie, pardonne-moi de bon coeur, amie : Neuf mois dans ton sein ; deux ans sur tes genoux! Que souhaiterais-je à ma mère? Le paradis et la Face de Dieu!

A ṯameɛzuzt, a yemma, Ism-im iɣab, turª ulac.
Amkan-ennⁱ i g teṯɣimiḍ La t essefqadeɣ kull-ass.
Mi sliɣ wi-neḍhen a yemma, Krefɣ afud i-tneḫsas.
O maman chérie, ton nom a disparu. L'endroit où tu te tenais, je reviens le voir à chaque instant. Quand j'entends appeler "maman!" je me replie sur moi pour mieux sangloter.

Kemminⁱ, a yemma, A ṯazdayt di-ṣṣeḥṛa,
Teṯṯarew ettmaṛ aẓidan, Yebbeḍ armi d eFṛanṣa.
Anḥellel Sidi Ṛebbi A yi-t-iḍ yerr b-esslama.
Toi, mère, belle comme le palmier du Sahara Qui produit les dattes sucrées qui vont jusqu'en France. Demandons à Dieu de le /son fils/ ramener sain et sauf.

Kemminⁱ, a yemma, A tamment deg-teỲṛasin,
Ur wezzilḍ, ur Ỳezzifeḍ : TTalemmast deg-tulawin.
Anḥellel Sidi Ṛebbⁱ Ad aɣ-ekm itim.
Maman, miel dans les ruches,
Tu n'es ni trop petite ni trop grande : tu tiens le milieu parmi les femmes.
Nous demandons à Dieu de te donner de longs jours.

"Bref, ce ne sont pas les poésies qui manquent puisque chacun compose des vers sur ce qu'il aime, ce qui l'intéresse, ce qu'il désire ou ce qui le peine". (p.8)

## Les EPOUX

L'HOMME. C'est lui le maître, responsable d e s siens devant l'extérieur. C'est également lui qui, par son travail, doit pourvoir a u x besoins des siens.

- C'est lui le maître. Ce serait un déshonneur pour lui d'être, peu ou prou, mené par les femmes:

> I-wergaz terna tmeṭṭut,
> Aḫiṛ-as elmut.
> Pour l'homme que mène s a femme, mieux vaut la mort.

> Argaz inufqen tameṭṭut, ḥesb-it ula d neṭṭa seg-sent.
> Un homme qui prend le parti de sa femme n'est lui-même qu'une femme.

Et pourtant, de combien ne pourrait-on pas dire:

> D izem di-berṛa ; d awtul deg̊g̊-eḫḫam.
> Hors de chez lui, il se prend pour un lion; à la maison, il a le cœur d'un lapin.

- C'est lui le pourvoyeur : le souci des besoins matériels ne doit pas retomber sur la femme :

> Argaz yeṯṯammaɛ di-ẞebbi ; tameṭṭut teṯṯammaɛ deg̊g̊-emsewweq.
> L'homme compte sur Dieu (qui fait prospérer son travail); la femme compte sur son mari qui fait les emplettes.

> Elhemm ur tekkis etyuga,
> Ur t tetekkes etṛuka.
> La gêne que ne supprime pas la p a i r e de bœufs, le fuseau ne la fait p a s disparaître.

Argaz γef teṭṭebbiṛ ʿetmeṭṭut,
Ḥesb-it seg-sent, ernu-t.
L'homme qui laisse ses soucis à sa femme, ce n'est qu'une femme lui aussi.

Yefna-ḳ iγimi n-tejmaɛt,
A win yuγen taderγalt !
Il ne te reste plus qu'à rester tranquillement assis au lieu de réunion, toi qui as épousé une aveugle !

Argaz wer nessin ayla-s, briγ-as i-yemma-s.
L'homme qui ne fait pas respecter ses intérêts, je souhaite que sa mère soit renvoyée.

La FEMME. Occupée avant tout des soins du ménage, son domaine est intérieur. En s'y tenant, elle rehausse le prestige de son mari et assure le bonheur et la stabilité du foyer.

- La femme est et doit être avant tout la responsable de l'intérieur, du foyer. Il faut une femme au foyer :

Aḫḫam m-eḅla tameṭṭut,
Am lebḥieṛ m-eḅla lḥut.
Une maison sans femme est comme une mer sans poissons.

Sans elle, la maison sera mal tenue, sale et froide ; ses occupants y seront amm-uγeṛda n-tejmaɛt, comme les rats de la tadjmaït, qui n'ont rien à manger.

- La femme est l'honneur de son mari, le soutien de son foyer :

Tameṭṭut el-lɛali teṭban deg̊g̊-ergaz-is.
Une bonne ménagère se reconnaît à la manière dont son mari est tenu.

Albeeḍ di-ssuq, ennif-is deǧ-senduq,
Albeeḍ deǧǧ-eḫḫam, ennif-is ḥayt-it di-ssuq.
L'un est au marché mais son honneur est en coffre;
L'autre est à la maison: son honneur fait le tour du marché!

- Elle est le soutien de son foyer et lui procure bonheur et prospérité.

Ezzwaj amm-ejgu alemmas :
Akk-enni ay sekdeɣ lemtel.
Eɛlay m-ebɛid ɣeff-atma-s,
Fell-as aǧ-senned leɛmel.
Ezzwaj, a ljid, eḥtil-as :
Atweqɛeḍ deǧǧ-ir laṣel.
Ḥas eṭqezzib-as kull-ass :
Lɛaṛ deg-s ak tenfel.
La femme, c'est le pilier central:
C'est à lui que je la comparerai.
De beaucoup plus haut que les autres,
Sur lui repose la charpente.
Ta femme, homme intelligent, choisis-la avec circonspection:
Elle te causera des ennuis si elle n'est pas de bonne souche.
Même si tu passes ton temps à l'aduler,
Elle finira par te souiller de honte.

## Les ENFANTS.

- En principe, surtout chez la mère, il ne devrait pas y avoir de distinction entre garçons et filles, également aimés et considérés. Il n'en est rien dans les faits.

Le garçon. Les enfants, — et, par ce mot, on entend le plus souvent les seuls garçons, — sont une bénédiction dans un foyer. Père et mère se réjouissent de leur naissance, encore que ce soit pour des raisons différentes.

- Pour le père, c'est l'assurance de laisser une postérité : ur yeṭmeṭṭat ara d amengur, et ce ne sont pas des étrangers qui hériteront des biens de la famille, (I. p.54, note 1) (*). Aussi acceptera-t-on facilement les soucis de leur naissance et de leur éducation.

> Win ur ten nesɛi yuɣad ennger ;
> Win ten yesɛan yeṛwa amdegger.
> Qui n'a pas d'enfants redoute de mourir sans postérité ; celui qui en a est rassasié de tracas.

Dans les difficultés, le prestige croît en proportion du nombre des enfants :

> Win ten yesɛan deg̊g̊-edrar
> Ur yeṭṭaɣad ara azaɣaṛ.
> Celui qui a une troupe d'enfants (ou d'alliés) dans la montagne n'a rien à redouter dans la plaine.

(*) Dans ce chapitre, références à F.D.B. Le Mariage en Kabylie, 1960

Win ur ten nesɛi ttarbaɛt,
Ur yeṭɣimi tajmaɛt,
Nɣ a t enɣen s-etḥeddaɛt.
Que celui qui n'a pas une bonne trouped'enfants (ou d'alliés) ne s'avise pas de traîner à la tadjmaït (où naissent les querelles): on finira par le tuer par traitrise.

- Pour la mère, c'est l'assurance de la stabilité et la perspective de nombreuses réjouissances marquant les étapes de la vie de l'enfant."Plus ses fils seront nombreux, plus sa stabilité sera assurée à son foyer; alors seulement elle endeviendra vraiment maîtresse."(p.6)

- Pour tous les deux enfin, c'est la perspective de vieux jours assurés grâce à l'aide que leur fournira leur fils devenu grand, (p.54, note I).

La fille. Elle aussi, on l'aime bien: elle peut agrémenter le foyer de son charme, de sa gentillesse:

Taqcict yelhan, am leḥrir di-tessegnit.
Une fille jolie et aimable est semblable au fil de soie dans l'aiguille.

Malgré cela, on ne la désire guère: elle cause beaucoup de soucis en ce qui concerne son éducation, la protection de son honneur:

Tiqcicin, amm-akkn aṭḥezneḍ aqenṭar el-lbaṛud, amm-akkn atteffẓeḍ uzzal: ma ffɣent, d elḥuf, ma kecment, d elḥuf.
Les filles, c'est à peu près aussi difficile à garder qu'un quintal de poudre ou vouloir mâcher du fer: si elles sortent, c'est un danger; si elles rentrent, c'en est un autre.

- Puis, au mariage, tout cet effort est perdu, la fille

allant s'agréger à un autre foyer pour travailler à son accroissement, (p.8):

> Taqcict am-etyaziṭ :
> A ṭ ṭɛellfeḍ aseḡḡas, a ṭ teççeḍ gg-iḇḇass.
> La fille, c'est comme une volaille de basse-cour: on met un an à l'engraisser et on la mange en une journée.
>
> Taqcict atteɛmeṛ iḫḫamen em-medden ; aqcic adyeɛmeṛ aḫḫam em-baba-s.
> La fille fructifie pour la maison des autres et le garçon, pour celle de son père.

- Personne, pourtant, n e s'en débarrasse, ur s ṭ—iḍ yeṭṭarrª i-Sidi Ṛebbi di ṯdellaɛt, on ne la renvoie pas à Dieu dans un panier; on se contente de dire:

> Taqcict, ma tedder, tenfeɛ ;
> Ma temmut, timeqbeṛt tewseɛ.
> En vivant, la fille peut rendre des services; si elle meurt, il y a de la place au cimetière.

## Les FRÈRES.

- C'est une bien douce chose que d'avoir des frères:

> Aḍu n-tegmaṭ, bɣiɣ adesleɣ yis-s !
> J'aime respirer l'air de la fraternité.

Mais, c'est, surtout dans un pays où la vie est rude, une chose bien utile:

> Win uṛ neseɛi tagmaṭ teççuṛ
> Yeccim di-tejmaɛt meḥquṛ.

Celuï qui n'a pas de nombreux frères reste méprisé au lieu de réunion.

Sawleɣ a ɛemmi : yeɛma-yi ;
Sawleɣ a ḫali : yeḫla-yi ;
Sawleɣ a mmi-s em-baba w-yemma : iɑuqqed leb-ḥeṛ eɣṛ-i.
J'ai appelé mon oncle paternel : il m'a aveuglé ; J'ai appelé mon oncle maternel : il m'a ruiné. J'ai appelé : O fils de mon père et de ma mère ! Il a fendu la mer pour venir vers moi !

Pour goûter cette douceur de la fraternité, il faut traiter ses frères avec égards :

Win iḍeggṛen egma-s s-enncaf
Ad fell-as yeṭnadi, ur t yeṭṭaf.
Celui qui repousse durement son frère
Le cherchera sans le trouver.

- Mais, des déceptions viennent aussi des frères, inévitables :

Ula d iẓeṛman deg-ɛebbuḍ eṭnaɣen,
Les viscères eux-mêmes s e battent dans l e corps,

A fortiori les humains :

Taɛebbuṭ tezdukkl-iten,
Tagmaṭ tebḍa-ten.
Le même sein les a unis,
La fraternité les oppose.

Le plus souvent, pour des questions d'intérêt :

Amenzu ikeṛṛu ḍima win ḍ-yernan fell-as.
L'aîné déteste généralement son puîné.

Atmaten d atmaten, aɛebbuḍ yebḍa-ten.
Les frères sont des frères mais l'intérêt les oppose.

Ces déceptions ne vont pas chez tous jusqu'à affirmer comme le faisait un homme en lutte contre ses frères : Si Dieu avait vu que d'avoir des frères est une bonne chose, Il en aurait des centaines ! Or

Ṣebḥan Ṛebbi ur nesɛi gma-s,
Ur yesɛi wara yciweṛ.
Ur yesɛi aɛdaw, siwa aḥbib,
Men-kull ljiha inuḍeṛ.
Wi-rran Ṛebbi di-ccaḥna
Yali neṭṭa adiḍebbeṛ !
Louange à Dieu : il est sans égal,
Il ne demande l'avis de personne.
Il n'a pas d'adversaire, rien que des amis.
De tous côtés Il voit ce qui se passe.
Que celui qui voudrait lui faire des reproches aille prendre sa place et mener notre monde !

- On dira cependant que l'amitié est meilleure que la fraternité : on choisit ses amis, on ne choisit pas ses frères. L'ami vous viendra en aide, le frère ne le fera pas toujours :

M-eṭṭif leḥbab γef-Ṛebbi tagmaṭ yellan d atmaten.
Mieux vaut une amitié désintéressée qu'une fraternité de parenté.

Egma-k d win k iwalan,
Maççi d win k iwatan.
Ton frère, c'est celui qui te vient en aide, non celui qui t'est proche.

- Le dernier mot reste à l'éloge de la famille :

Acu i ṭmenniγ di-Ṛebbi ?
Awi-sɛan ṣebɛa watmaten :
Ar ten yesɛu :
D widn i d-ejja yemma-s.
Win iṛuḥin ad iyi-ṭṭu,
Wa-nniḍnin a d-ṛeqq tasa-s.

Ce que je demanderais à Dieu?—D'avoir sept frères.
Ils seraient bien à moi puisque fils d'une même mère.
Si l'un d'eux venait à m'oublier, l'autre brûlerait pour moi de tendresse.

## Les autres membres de la famille.

- Les apophtegmes qui les concernent ne sont généralement pas flatteurs.

- Les vieux parents.

Aḥḥam ur nesɛi tamɣaṛt,
Amm-urt$^{i}$ ur nesɛi tadekkaṛt.
La maison où il n'y a pas une vieille maîtresse est comme un verger sans figuier mâle.

TTamɣaṛt i ġ-wulmen i-tukksa.
C'est une vieille qu'il faut pour prélever (les provisions de la journée).

Aḥḥam yeṭwakren, armi s-temɣaṛt.
Si des vols se produisent dans une maison, la faute en incombe à la vieille responsable (qui les a commis elle-même ou les a laissé commettre).

Amɣaṛ, mi ġ-ebbehba,
I t inefɛen ala lmuṭa.
Un vieillard qui radote, il vaudrait mieux pour lui qu'il meure.

Ur eṭṭamen ellyali ma ṣeḥḥant,
Ur eṭṭamen timɣaṛin ma zzallant.
Ne te fie pas à la période de llyali si elle est belle et méfie-toi des vieilles dévotes!

D imeqṛanen i tent yessemγaṛen.
Ce sont les vieux qui font les plus grandes sottises.

- Quelques autres.

Aḍeggal amm-emṛabeḍ : aγ afus-is tɛeddiḍ.
Ton beau-père, c'est comme le marabout : tu lui tends la main et tu passes.

... amm-in yeffullhen uṛ-ẖalti-s !
(Je ne gagne pas plus ici) q u e si je travaillais pour ma tante!

Qebleγ tabarda ẖ-ẖali,
ɛebbaγ-ṭ urd iyi-ẖwi.
J'accepte le bât de mon oncle: je le charge sur mon dos, mais malgré moi! (se dit d'un travail exécuté à contrecœur.

# RELATIONS et DEVOIRS MUTUELS

- Les manifestations extérieures d'affection sont rares entre membres d'une même famille : il semblerait déplacé de s'exhiber. Tout au plus peut-on remarquer la tendresse du père pour le tout petit, garçon ou fillette, qu'il lui arrive de porter sur son bras ou d'asseoir sur ses genoux. Il ne faudrait pas, pour autant, conclure que cette affection n'existe pas : elle est très profonde, surtout entre parents et enfants. Les frères, eux aussi, de même que les membres éloignés de la famille, s'aiment, alors que de nombreuses dissensions peuvent s'élever entre eux. Elles n'iront que rarement aux dernières extrémités : ne dit-on pas :

> Atmaten ṭwaffaẓen, ur ṭṭemseblaɛen.
> Les frères s'entre-mâchent, ils ne s'avalent pas.

- Mais, entre toutes, est profonde l'affection de la mère pour les siens, pour ses enfants : elle lui fait accepter pour eux toutes les peines :

> Tenna-yas tagmart : segmi urweɣ, ur eswiɣ aman zeddigen. La jument dit : Depuis que

des poulains, je ne peux plus boire de l'eau propre.

Son enfant serait-il pourri de défauts, c'est encore lui le meilleur des fils:

Tenna-yas tissist : Mi walaγ emmi di-llḥiḍ, am-et juḥreṯṯ di-lḥiḍ !
L'araignée dit: Quand je vois mon fils sur le mur, il me semble une perle enfilée.

Iẓinẓeṛ eṛ-imawlan-is d aγ̊zal.
Pour ses parents, un bousier est une gazelle.

Akli, γeṛ-yemma-s, yif essid-is.
Le fils d'un noir, pour sa mère, est plus beau que son maître.

- TASA. Le mot désigne le foie. Il s'emploie au figuré pour signifier: courage et aussi affection tendre, compatissante, pitié. C'est le mot qui désigne le plus souvent l'amour des parents pour les enfants, plus spécialement l'amour maternel.

Ḳul-ci d awal : ar tasa d agrawal.
Tout n'est que mot: l'amour est seul vivace comme l'orvet (qui, selon la croyance populaire peut être jeté dans le feu et en sortir indemne).

Tasa tesslab winn-ines.
L'amour fait faire des folies.

Tasa ur tessaγ̊er ḥedd.
L'amour ne fait pas de différences.

Tasa ur teṭγunfu tasa.
L'affection ne méprise aucun de ceux à qui elle doit aller.

Imeṭṭawen, si-tasa i d-teffγen.
La vraie pitié vient du cœur.

On dit donc couramment :

Temlal tasa d-way turew.
La mère retrouve ses enfants.

A tasa yebḍan γef-sin :
Tebγa Ḥsen, tebγa Lḥusin !
Pauvre cœur partagé,
Qui veut Ahcene et Lahoussine ! (pour qui ne sait pas ce qu'il veut).

Wigi yaḵ ttasa-w.
Ce sont tous mes enfants.

Ad am yeḥirez Ṛebbi tasa-m !
Dieu te garde tes enfants ! (formule de remerciement, souhait en cours de conversation : politesse à une mère).

- Par contre, turett, elqinsya s'emploient pour désigner un amour maternel de commande, comme, souvent, chez une marâtre :

Ur teɛdil ara tasa tturett, (ou d-elqinsya).
Le foie diffère du poumon ou d'un vulgaire gésier : l'amour d'une marâtre ne ressemble en rien à celui d'une mère.

Leɛmeṛ tergagi turett, ḥaca tasa.
Seul le cœur d'une mère peut tressaillir.

Ur keççem ara ger-tasa tturett.
Ne te mêle pas des affaires de cœur chez des des parents proches.

## L' HONNEUR de la Famille.

- Il y a un honneur de famille que tous les membres se doivent de respecter personnellement et de faire aussi respecter par les autres :

Lɛeṛḍ em-baba meq̊q̊eṛ :
Ur s ilaq ar$^{a}$ umenṭeṛ.
L'honneur de mon père est chose trop précieuse pour qu'il soit avili.

Quelle honte d'entendre dire de soi
yeṭbeccic ijufar-is ! il souille d'urine le bas de ses vêtements : il n'a aucun souci de l'honneur des siens !

Pour un tel homme, mourir jeune, avant qu'il ait pu faire ses sottises, eut été à souhaiter :

Win ara ywessḫen tajaddit-is,
Nbudd-as elmu̱ṭ di-temẓi-s.
A celui qui se prépare à déshonorer ses ascendants, je lui souhaite de mourir jeune.

La faute d'un seul rejaillit sur tous, mais d'abord sur ses parents :

Mi ġ-eḫdem yiwn asekkak, adijegger yak̊ aḫḫam-is. Si l'un fait de la fausse monnaie, il salit tous les siens.

Yeṛɣa mmi, yegla yess-i !
Mon fils s'est brûlé, j'ai ressenti la brûlure.

Pareillement, on juge les enfants sur les parents :

MMi-s b̊b̊erġaz el-lɛali icebbu di-baba - s.
Le fils d'un homme de bien ressemble à son père.

Ur yeṭbeddil ara mejjir aẓaṛ.
La mauve ne change pas de racines.

Eɛn$^{i}$ a d-yekkr usalas deg̊-magraman?
Peut-on tirer une poutre d'un pied d'aunée?

- On redoute plus particulièrement le déshonneur venant des écarts de conduite des éléments féminins de la famille:

Tafeqqust tameṛẓagut, i ṯṯ itetṯen d imawlan.
Le melon amer, ce sont ceux qui l'ont cultivé qui le mangent.

On prend donc toutes les précautions nécessaires pour éviter un tel malheur. La principale est la présence d'un gardien à la maison quand les hommes sont absents. Ce gardien est une femme d'âge mûr, mère, belle-mère:

Lḥaṛ$^{a}$ ur nesɛ$^{i}$ aqjun, awer ṭ ig Ṛebbi d elḥaṛa. Une maison sans chien n'est pas une maison.

Aḫḫam ur nesɛi tamɣaṛt,
Amm-urt$^{i}$ ur nesɛi tadek̊k̊aṛt.
Une maison sans vieille surveillante, c'est un verger sans figuier mâle.

Si cela ne suffisait pas, il y aurait la solution du divorce, ou même la suppression de la coupable:

Taqjunt yesseḍfaṛn iq̊jan,
Ilaq atɛeddi di-lmizan.
La chienne qui attire les chiens doit subir la loi.

- Une autre exigence de l'honneur veut que l'on lave son linge sale en famille, que l'on dissimule aux étrangers les difficultés intérieures et que l'on se soutienne entre parents devant les témoins de divergences intestines:

ɣumm eṭṭɛam-ik s-umendil-ik.
Couvre ton couscous avec un foulard de chez toi.

Egma-k d egma-k : γuṛ-k a kk iγuṛṛ weḥḥib.
Ton frère est un frère : ne te laisse pas illusionner par un ami.

Keṛheγ egma, a t ewteγ ; keṛheγ ekteṛ win t iwten. Je n'aime pas mon frère et je lèverais facilement la main sur lui, mais je déteste encore plus celui qui le frappe.

- Eventuellement l'honneur de la famille peut exiger le devoir de la vengeance :

Aniwr ara terreḍ baba-k, a win yenγan baba ?
Où cacheras-tu ton père, toi qui as tué le mien?

## L'ENTRAIDE.

- On doit s'entraider dans une famille et, d'abord, éviter de se nuire :

Aẓaṛ ur igeẓẓm ar$^{a}$ aẓaṛ.
La racine ne coupe pas la souche.

On dit, pourtant :

Leḥḍeɛ itekk-eḍ s-ennig elkanun.
La trahison vient de (ceux qui se tiennent) près du feu.

Win ur nesɛ$^{i}$ aɛdaw di-lberr
Adyeṛju ddery$^{a}$ ar ttkebber.
Que celui qui ne se connaît pas d'ennemis dans le pays attende que ses enfants aient grandi !

M$^{a}$ur k iγull egma-k acqiq, ur k yeṭγullu ḥedd-enniḍen.
Si ton vrai frère ne te trahit pas, tu ne se-

ras trahi par personne.

I-weɛdaw ma d ikk iwet, i t iweṣṣan d atmaten.
Quant à l'ennemi, s'il te frappe, ce sont tes frères qui l'ont poussé.

Et pourtant :

Maur iyi-kkis ara laẓ weḫḫam-iw, ur iyi-tekkes ḥedd.
Si ce n'est pas ma famille qui m'a sauve de la famine, personne ne m'aidera.

## L'AMOUR FILIAL.

- Parmi les devoirs des enfants envers leurs parents, le premier est de ne pas les oublier :

Ala aɣyul iġ-nekṛen baba-s.
L'âne seul renie son père.

Arġaz ur neṭlaɛi yemma-s ed-baba-s,
D elmut ḳan ay aḫiṛ-as !
L'homme qui n'adresse pour ainsi dire plus la parole à sa mère et à son père mérite de ne plus vivre.

Arġaz isekkeken baba-s d-yemma-s
Ur yelli leṭḳal fell-as.
Il ne faut pas se fier à un homme qui s'est mal conduit à l'égard de ses père et mère.

- L'amour filial se traduit d'abord par l'obéissance, le souci de faire plaisir en acquiesçant à leur autorité, celle du père surtout :

Kra ḇḇin ur neṭɛaf lwaldin,
Amm-in iteṭṭn aclim.
Ne pas chercher à satisfaire s e s parents,

c'est comme manger du son d'orge

Win ur nerḍi lwaldin-is, ulayɣeṛ s yini ssneɣ Ṛebbi.
Celui qui n'a pas souci de contenter ses parents n'a pas le droit d e dire: Je connais Dieu.

Yenna-d Sidi Ṛebbi : ɛaṣi-yi, ur ṭɛaṣi lwaldin, neɣ: ɛaṣi-yi, ṛaḍi lwaldin. Ṭṛaḍin elwaldin-ennsen m ara sen ṭṭaɣn awal, adḫeddmen fell-asen, adḫeddmen lebɣi-nnsen, adilin d aḥḥbib bbeḥḥbib-ennsen neɣ d aɛdaw bbeɛdaw-ennsen. Akken qqaṛen : ma ssutern-ag-d yiwet ṭiṭ, ilaq a sen tefkeḍ esnat.
Dieu a dit: Désobéis-moi plutôt que d e désobéir à tes parents; résiste-moi mais contente tes parents. On fait plaisir à ses parents en leur obéissant, en se dévouant pour eux, en tenant compte de leurs volontés et désirs, en ayant pour ami leur ami et pour ennemi leur ennemi. Ne dit-on pas : Si tes parents te demandent un de tes yeux, donne-les leur tous les deux.

- Un autre devoir, également très important, c'est de les aider surtout dans leurs vieux jours. En le faisant, les enfants témoignent de leur reconnaissance pour les bienfaits reçus:

Win ur neḫdim elḫiṛ i-lwaldin-is
Ur yeṭṭaf errbeḥ di-ddunnit-is.
Qui n'aide pas ses parents n e trouvera pas le bonheur en ce monde.

Et, pourtant:

Win yesɛan emmi-s ɣeff iḫeddem,
Iṛebba-t armi meqqeṛ :
Yennḍ-as d-yiri amm-ezrem,
U-leqṛaṛ-is ar d a t yenkeṛ.
Avoir un fils, travailler pour l'élever: il essaie d'étouffer son père comme un serpent: à la fin, il ne sera qu'un ingrat!

- Raisons pour lesquelles les enfants observent leurs devoirs envers les parents:

Il y a tout d'abord, bien que les expressions de la langue ne le disent pas souvent, la profonde affection que l'on a pour eux, surtout pour la mère.

Il y a l'exigence de la loi divine:

Arrac etteqcicin el-lɛali, yeṭṭuṛebban akken yessefk, yessnen eccaṛiɛeyya n-Sidi Ṛebbi, ṭkabaren elwaldin-ennsen, ttaγn-asn awal, ama d baba-t-sen, ama d yemma-t-sen, ama d abɛeḍ di-tfamilt-ennsen.
Les enfants bien élevés, garçons ou filles, pour peu qu'ils connaissent la loi divine, honorent leurs parents, leur obéissent, que ce soit leur père ou leur mère ou un membre quelconque de la famille.

A lγafel, ḥadr iman-ik Si-deɛwessu l-lwaldin
Ḥedm-asn elḥiṛ segg-ul-ik: Akkᵃ i d-yenna Bab n-eddin :
Adiγzifen wussan-ik, Attiliḍ si-ṛṛefqa l-lmumnin.
Insensé, prends-y garde, évite la malédiction de tes parents. Sois leur reconnaissant: ainsi l'exige Celui à qui s'adresse notre religion: tu vivras ainsi de longs jours et tu auras ta place parmi les vrais Croyants.

Il y a enfin la crainte: crainte d e se voir traité par ses enfants comme on aura traité ses parents:

Akken ṭḥedmeḍ i-baba-k d-yemma-k ad ak yeḥdem emmi-k neγ yelli-k. Comme tu auras agi pour ton père ou ta mère, ainsi agiront à ton égard t o n fils ou ta fille.

Il y a enfin la crainte de la malédiction des parents.

DDeɛ el-lwaldin amm-umesmaṛ di-teylewt.
La malédiction des parents e s t comme un clou dans une outre.

Kra ḇḇin yeṭeaṣin elwaldin-is
Yeṭṭawi-ṭ ddaw iferr-is.

Celui qui déplaît à ses parents prend la malédiction sous ses ailes.

Deεwessu l-lwadin tewεeṛ TTamaẓẓayt am-etṛeṣṣaṣin :
Albeεḍ tuγal-as f-esseaya: Yectaq tibeḫsisin ;
Albeεḍ teffγ-as f-edderya: Yectaq adyezdukel sin ;
Albeεḍ tuγal-as f-ṣṣeḥḥa : Yectaq meddn a yid-sen yeqqim;
Albeεḍ teqqel-as di-laḫeṛt: Ula d Muḥemmd ur t yessin !

La malédiction des parents est une chose pénible: elle est lourde comme des balles de plomb.
Pour l'un, elle l'atteint dans ses biens: il est réduit à attendre des figues fraîches.
Un autre, c'est dans sa progéniture: en vain, il attend un deuxième enfant.
Pour un troisième, c'est dans sa santé: il voudrait bien rester avec les vivants.
Parfois, elle poursuit sa victime jusque dans l'au-delà: Mohammed même ne le reconnaît pas.

- Les victimes de cette malédiction sont, d'abord, les délinquants mais, aussi, leur descendance: c'est là une croyance très ancrée:

Ayen ḫedmen elwaldin, a t tḫelleṣ edderya.
Les méfaits des parents, c'est leur descendance qui les paie.

Deεwessu m-baba d-yemma, d nekk iḍ-juzn i-leḫlaṣ. La malédiction encourue par mes père et mère, c'est moi qui dois l a payer.

Deεwessu ḫedmen lejdud
Teffeγ di-Sidi Meseud.
La malédiction encourue par les ancêtres retombe sur n'importe lequel de leurs descendants, même s'il s'appelle Benoît ou Félix.

Si bien que la malchance est souvent considérée comme une conséquence d'une malédiction et prise pour synonyme :

D aqeṛṛu n-deεwessu ! Il joue de malchance.

D dewessᵘ igg-ettenfufuden deg-s !
On dirait qu'il est rongé par une malédiction tellement il a peu de chance.

---

On attendrait ici des considérations sur un sujet d'importance, l' EDUCATION des enfants. Il est trop fondamental pour figurer ici et nous le réservons pour un article à paraître.

---

Traduction de la page suivante

Autrefois il y avait un homme qui vivait avec sa mère et sa femme. La bru détestait sa belle-mère ; la belle-mère détestait sa bru. Elles ne pouvaient plus se voir : c'était pis que deux ennemies et, si elles l'avaient pu, l'une aurait supprimé l'autre. Il faut ajouter que, à cause sans doute de sa méchanceté, Dieu privait la jeune femme de la joie d'avoir des enfants. Pourtant, elle avait avalé toutes les drogues possibles, visité tous les lieux de dévotion, fait rédiger toutes sortes d'amulettes : elle ne pouvait concevoir. Un jour, son coeur atteignit la limite extrême de la méchanceté. La nuit venue, elle dit à son mari :

— Homme, un marabout m'a écrit une amulette et il m'a conseillé un remède pour avoir des enfants.

— Ah oui ? dit-il.

— C'est, dit-elle, le foie de ta mère.

# ANECDOTES
## RÉCITS GNOMIQUES

Yella yiwen werǧaz zik, ɣuṛ-es yemma-s ettmeṭṭut-is. Tislit tekṛa tamɣaṛt, tamɣaṛt tekṛa tislit : tin tekṛa, tin tekṛa-ṭ : almi uɣalent ekteṛ ttiɛdawin : limmer ḍ-eṭ-ṭafent, ta atteççta. Ternuḍ, tislit-enni, ahat deǧǧ-akken berrik wul-is, yekks-as Ṛebbi dderya : kks-eḍ wa ur teççi, kks-eḍ lemqam ur eẓuṛ, ekks-eḍ elhierz ur tektib : teggumma attarew.

Ass-enni, ɛni d ayen, yeççuṛ wul-is d elkeṛh d ayn ur enferru, taweḍ ɣeṛ-yiḍ, tenna-yas i-werǧaz-is :

— Ay-arǧaz, ass-agi iketb-iyi yiwen wemṛabeḍ, icekkṛ-iyi ddwa i-dderya.

Yenna-yas :

— D aya ? Tenna-yas :

— Teṭṭucekkṛ-iyi tasa ggemma-k. Yenna-yas :

— C'est tout? demanda-t-il; la chose est facile: dès demain, tu l'auras.
Le lendemain, de bon matin, il dit à sa mère:
— Prépare-toi: nous allons aller voir mes oncles.
— Bien, fils, dit-elle.
Ils partirent. Il avait choisi un chemin désert. Quand ils furent arrivés en pleine forêt, il s'arrêta:
— Récite la Formule, mère, dit-il: tu vas mourir.
La pauvre femme:
— Je t'en prie, mon fils! Que t'ai-je fait? Grâce, mon fils, grâce!

Il avait déjà mis la main à son poignard qu'il tira et lui plongea dans la gorge. Quand elle eut été égorgée, il lui ouvrit le ventre, en arracha le foie. Laissant sur place le cadavre, il prit le chemin du retour. Le foie de sa mère dans le capuchon du burnous, il marchait. Il arriva à un coin désert où il trouva sept brigands qui l'attendaient pour le tuer. L'un tira son couteau pour l'égorger.

A ce moment-là, le foie, dans le capuchon du burnous, parla:
— Grâce! grâce! disait-il, je vous en prie: c'est moi qui l'ai mis au monde et non pas le contraire! Ennemis, épargnez-le!

---

On raconte d'un roi, — Dieu seul est roi, — qu'il avait deux femmes dont chacune était mère d'un garçon.

Un jour, Dieu rappela l'une des deux femmes et elle mourut. L'autre resta seule avec les deux

— D aya ? d ayn isehlen : azekk$^{a}$ a m-ṭ-idd awiγ.

Azekka-nni, ṣṣbeḥ zik, yenna-yas i-yemma-s :

— KKr anṛuḥ γuṛ-eḫwali. Tenna-yas :

— Yirbeḥ, a mmi.

KKren, ṛuḥen. Neṭṭa yeḫtaṛ abrid el-lḫali. Akken d imi ḅḅden γeṛ-etlemmast ggiwet elγaba, yeḥbes, yenna-yas:

— Cehhd, a yemm$^{a}$, a temmteḍ !

Tameṭṭut tenna-yas :

— AnnaY, a mmi, d ac$^{u}$ i k ḫedmeY ? AnnaY, a mmi, annaY, a mmi !

Neṭṭ$^{a}$, afus-is yeḅḅeḍ tajenwit, ijebd-iṯṯ-iḍ, yesɛeda-yas-ṭ deḡḡ-emġeṛḍ, yezla-ṭ, ifetk-iṭ, yekks-az-ḍ tasa ; yeǰǰa-n lefrisa-nni ggemma-s dinna, yuγal-eḍ s aḫḫam-is. Tasa-nni ggemma-s deḡ-qelmun, ar d ileḥḥu. Yawḍ-eḍ γeṛ-yiwen wemḳan el-lḫali : yaf-eḍ sebɛa yemcumen ezwarn-az-ḍ a t enγen. Yekks-eḍ yiwen deg-sen tajenwiṭ a t yezlu.

Dγa tneṭq-eḍ tasa-nni deḡ-qelmun, tenna-yasen-ḍ :

— AnnaY, annaY ! di-leɛnaya-nnwen : urweY-t, ur i-yuriw : ay iɛdawn, ur t neqqet !

---

Ḥekkun-ḍ γef-yiwn esselṭan, — SSelṭan, Ḥaca Ṛebbi ! — yesɛa snat tilawin. Snat tilawin-enni sɛant yiwen yiwen weqcic.

Yiḅḅass, yeḥḳem Ṛebbi γef-yiwet, temmut. Teqqim-eḍ

enfants.

Or, il se trouvait qu'il n'y avait aucune différence entre les deux petits et qu'on les aurait facilement pris l'un pour l'autre. Elle en était venue à ne plus reconnaître son propre fils. Un jour, elle demanda au roi :

— Lequel est mon fils?

— Tous deux sont tes enfants, répondit-il.

Pourtant elle désiraitle connaître afin de le traiter mieux que l'autre. Après avoirlongtemps réfléchi à ce qu'elle devait faire, elle se rendit chez un vieillard plein d'expérience et elle lui exposa son problème.

— Ma fille, répondit-il, situ veux savoir lequel est ton fils, égorge un coq; va ensuitedans l'écurie pour faire semblant de traire la vache. Tu leurauras (préalablement) servi à manger. Arrivée à côté de la vache, laisse-toi tomber et crie : O mon enfant, la vache va me tuer ! Celui qui se précipiterale premier, c'est ton fils, car, (comme on ditchez nous), c'est le foie qui tressaille, pas le poumon !

Elle revint chez elle, fit ce que lui avait conseillé le vieillard et découvrit son fils.

---

A propos du vieux temps, on raconte qu'un homme était père d'un garçon et d'une fille. C'était un cultivateur qui, chaque jour, de bon matin, à la pointe de l'aurore, allait au champs où il travaillait tant que durait la journée : ce n'est qu'au soleil couché qu'il revenait à la maison. Pourtant, le malheureux ne gagnait pas beaucoup d'argent et ce que lui rappor-

tayeḍ, neṭṭat ed-sin warrac-enni.

Yuγ elḥal arrac-enn$^{i}$ ur esɛein acemma l-lḫilaf gar-asen : win teẓṛiḍ, ad as tiniḍ d wayeḍ. Yiwen, ism-is Eɛli, wayeḍ W-Eɛli. Tameṭṭut-enn$^{i}$ ur teẓṛ$^{i}$ ar$^{a}$ anw$^{a}$ i d emmi-s. Yiββass, tenna-yas i-sselṭan :

— Anw$^{a}$ i d emmi ? Yenna-yas :

— D arraw-im i-sin.

Neṭṭat teby$^{a}$ atẓeṛ anw$^{a}$ i d emmi-s akkn atteg taneḥyaft. Ar teṭḫemmim amk ara teḫdem. Tuγal etṛuḥ s amγaṛ azemni, tenna-yas : A bab$^{a}$ amγaṛ azemn$^{i}$, iġ-ellan, iġ-ellan ... Yenna-yas :

— A yelli, ma tebγiḍ atteẓṛeḍ anw$^{a}$ i d emmi-m, ezl$^{u}$ ayaziḍ, ekcem s adaynin, steɛmel a dd-ezẓgeḍ tafunast. Nitni, uqm-asen-d elqut : mi teββeḍ γeṛ-ttama n-etfunast, eγli ṯsuγeḍ : Ah y$^{a}$, a mmi, tenγa-yi tfunast ! Win en-yuzzlen d amezwaru, d win i d emmi-m, eɛla-ḫaṭeṛ igg-eṭṭun, ttasa, maççi tturetṭ !

Tuγal-eḍ, teḫdem akkn i s yenna wemγaṛ azemni, taf emmi-s.

---

Ḥekkun af-ezzman eff-yiwen wergaz yesɛ$^{a}$ aqcic tteqcict. Arġaz-aġi d afellaḥ : kull-ass, eṣṣbeḥ zik, mi tefrari tafat, yeṭṛuḥu γel-leḫla ; iḫeddem din ka yekka wass, armi yeγli yiṭij d wamk ara dd-iṛuḥ s aḫḫam. Arġaz ameγbun ur yeṭṭaf ar$^{a}$ aṭas ggedrimen : ayen yerbeḥ wass,

tait sa journée était mangé le soir.

Un jour, pendant qu'il se rendait aux champs, sa femme partit pour la forêt couper du bois: il n'y en avait plus à la maison. Ce jour-là, la petite fille était malade: son frère resta pour la garder. Vers midi, le garçon dit à sa sœur:

— Je vais aller voir papa.

— Va, dit-elle: cela ne fait rien.

Quand il eut rejoint son père, celui-ci lui cueillit une orange:
— Tiens, petit, lui dit-il, mange-la et retourne auprès de ta sœur, reste avec elle et ne la quitte pas.
L'enfant revint. Tout en suivant son chemin, il jouait avec son orange, en respirait le parfum. Il allait se décider à l'éplucher quand il se souvint de sa sœur: il se dit: Ma sœur, la pauvrette, a la fièvre: qui sait si cette orange ne la guérirait pas, comme un remède?

Arrivé à la maison, il la lui donna. Elle allait l'éplucher, mais, réfléchissant, elle se dit: Qu'est-ce que j'allais faire! Ma pauvre mère va revenir du bois avec la gorge sèche de soif. Je vais la lui donner à manger: cela lui rafraîchira la bouche.

Quand sa mère rentra du bois, elle lui dit:

— Dieu te garde en santé, maman! Bonsoir! Tiens, prends cette orange: mange-la: ta soif passera: cela vaut encore mieux que de l'eau.
— Merci, ma petite fille, dit la mère: que Dieu te rende la santé!
Elle huma le fruit: Quel parfum! se dit-elle; comme elle est belle. Je vais la garder pour mon mari: toute la journée, le pauvre homme travaille sans arrêt: je vais la lui donner à manger: c'est lui qui la mérite le plus puisqu'il travaille pour nous.

Lorsque l'homme fut rentré, le soir, il s'assit, délaça ses mo-

yeçç-it yiḍ.

Yiḇḇass, iṛuḥ γel-leḫla. Tameṭṭut-is tṛuḥ s aḥṛiq a ḍ-ezdem isγaṛen eɛla-ḫaṭeṛ ṛuḥien fukkn-as. Ass-enni, tehlek yelli-s : d egma-s iġ-eqqimn a ṯṯ iɛass. Armi d azal, yenna-yas weqcic-enni i-wleṭma-s :

— Adṛuḥeγ adeẓṛeγ baba. Tenna-yas :

— Ṛuḥ, ulac uγilif.

Akken yeḇḇḍ ar baba-s, yekks-as taçinaṭ, yenna-yas :

— Aḫ, a mmi, a ṭ teççeḍ, s akin eḍḍel γeṛ-ewleṭma-k, qqim yid-es, ur ṭ ejjaj a ara weḥd-es.

Aqcic-enni yeḍḍl-eḍ, ileḥḥu deġġ-ebrid, ileɛɛeb s-et-çinaṭ-enni, yesfuḥuy-iṭ. Akken yekkr a ṭ yesseqceṛ, dγa yemmekti-d ef-ewleṭma-s, yenna-yas : Ewleṭma, meskint, teseɛ tawwla : n ca ḶḶh, ad as tuγal d eccfa d eddw a i-wleṭma !

Akken ḍ-yeḇḇeḍ s aḫḫam, yefka-yas-ṭ. Tebγ a ṭ tesseq-ceṛ, lameɛna tḫemmem, tenna-yas : Ay-ul-iw! yemma mes-kint a dd-as si-tezdemt, atteqqaṛ taŷect-is di-fad: a s-ṭ efkeγ, a ṭ teçç, attezzebzeg imi-s yes-s.

Akken ḍ-usa yemma-s seġġ-eḥṛiq, tenna-yas :

— Heḷḷa-bedn-em, a yemma ! Lɛesslama-m! Aḫ-en taçinaṭ-aġi, a ṭ teççeḍ, a m tekkes fad : ṭṭif tag aman !

Teddm-iṭ yemma-s, tenna-yas :

— Herẓ-ikm, a yelli : a ḳem yesseḥlu Ṛebbi.

Tesfuḥ-iṭ, tenna-yas : A rriḥa-yaġi ! Ack-iṭ ! A ṭ ejjγ i-werɡaz-iw : ḳull-ass, meskin, la yḫeddem bla leɛḍil: a s-ṭ efkeγ a ṭ yeçç : n neṭṭa i ṭ yuklalen : fell-aγ iġ-ḫeddem.

Akken ḍ-yusa tameddit werɡaz-is, yeqqim, yefs ici-

cassins; les siens l'entourèrent. La conversation engagée, on apporta le couscous. La mère, sortant l'orange de son giron, la tendit à son mari. Celui-ci la regarda et dit:
— Mais, c'est celle que j'avais donnée au petit?

Le garçon avoua:

— Oui. Je l'ai donnée à ma sœur.

Et la fillette:

— Je l'ai donnée à maman.

Et tous de s'étonner en se lançant de petits coups d'œil. Quelle joie, quelles actionsde grâces à Dieu! Le père dit:
— Mes enfants, nous ne sommespas riches mais si nous sommes en paix ici, cela vaut mieux: tranquilité passe richesse.
Ceci dit, il partagea l'orange entre tous.

---

Un vieillard avait trois fils et une fille. Ayant marié ses fils, il trouva un parti pour sa fille et, quand son gendre venait lui rendre visite, il le comblait de marques d'égard et d'amitié. Pour les beaux-parents de ses fils, s'il avait pour eux une certaine estime, il ne leur témoignait pas les mêmes prévenances qu'à son gendre.
Un jour, les brus dirent à leur mari:
— Comment se fait-il que votre père est aux petits soins avec son gendre alors qu'il est si tiède avec nous tous?
Les maris n'étaient pas contents. Ils allèrent demander à leur père:
— Pourquoi donc, père, as-tu plusd'attentions pour le

faḍ, zzin-as aḵ at-weḫḫam. Akken bdan lehduṛ, tebbiyaz-d sekṣu, tekks-ed deg-ciwi-s taçinaṭ-enni, tefka-tt i-werǧaz-is. Yesked taçinaṭ-enni, yenna-yas :

— Eɛni ttin efkiɣ i-mmi ?

Aqcic-enni yenna-yas :

— A yih! ttin efkiɣ i-wletma.

Taqcict tenna-yas :

— Fkiɣ-tt i-yemma !

Dɣ[a] uɣalen wehmen yaḵ, tesmusmuqalen, feṛḥen aḵ, ḥemden ṚebbI, cekkṛen-t. Yenna-yas baba-t-sen :

— A tarwa, ḫas ur nell[i] ara d imeṛkantiyen, imi nethenn[a] akkenn[i], a ḫiṛ : ttif lehna tawant.

Akkn ifukk lehduṛ-aǧi, ifeṛq-iṭ bbay-gar-asen.

---

Yella yiwen wemɣaṛ yesɛa tlata warraw-is yaḵ d-yiwet yelli-s. Ass-enn[i], ijewj-asn i-warraw-is, yefka yelli-s tejwej. M[i] ara d-yas werǧaz ggelli-s ɣuṛ-es, yeṭkabarit, iḥemml-it. Iḍulan bbarraw-is, iḥemml-iten, lameɛna maçç[i] amm-uḍeggal-is.

Ass-enni, nnant tilawin bbarraw-is :

— Ayn akkaǧi, baba-t-wen, aḍeggal-is yeṭkabar-it, iḍulan-ennwen kenw[i], ala ?

Zeɛfen warrac-enni, ṛuḥen ɣeṛ-baba-t-sen, ennan-as :

— Ayn akk[a], a baba ? aḍeggal-ik teṭkabareṭ-ṭ, iḍulan-

mari de ta fille que pour nos beaux-parents à nous?

— Attendez un peu, répondit-il, vous comprendrez.

Il envoya chercher sa fille et son mari. Quandils furent là, on prépara un souper et, au momentde se mettre à table, il dit à sa femme:

— Enlève à ta fille ses habits et dis-lui de venir nous trouver dans la pièce où nous devons manger.

La mère exécuta l'ordre: lajeune femme vint: du seuil, elle regarda: il y avait là son père, ses frères, son mari: la honte qu'ils lui inspiraientla fit courir se réfugier dans les pans du burnousde son mari. Le père dit alors à ses fils:

— Vous avez vu, je pense? Cet homme nous a délivrés du pal que nous avions dans le dos et l'a pris chez lui. Comment voudriez-vous que je ne lui en sache pas gré?

— Merci, père, dirent-ils: tu nous as montré la vérité: maintenant, nous comprenons.

---

Un homme cultivait sa terre. Un jour, il aperçut un oiseau qui allait et venait aux alentours de son nid. Il se dit en lui-même: Il faut que j'aille me rendre compte de ce qu'a cet oiseau à aller et venir.

Il trouva dans un figuier un nid avec des petits et c'était le père qui leur apportait la becquée.

Quand les petits eurentassez grandi pour prendre leur

enneɣ ur ten teṭkabarḍ ara. Yenna-yasen :

— Arǰaw, atteẓṛem acuɣeṛ !

Iceggeɛ ɣeṛ-yelli-s aḵ d-uḍeḡḡal-is. Armi dd-usan, weqmen imensi. Armi d elweqt i deg yeḥḍeṛ adeççn imensi, yenna-yas i-tmeṭṭut-is :

— KKs-as leḥwayǰ i-yelli-m, a n-tṛuḥ s aḫḫam-inn$^{a}$ i dg ara neçç imensi.

Tekks-as leḥwayeǰ : tekcem teqcict di-tebburt, tmuqel, tufa daġi d atmaṭn-is, daġi d baba-s, daġi d arġaz-is. Ťṣeḍḥa-ten : tekcem gṛ-icuḍaḍ ḇḇerġaz-is, tɣumm iman-is.

Yenna-yasen baba-t-sen i-warraw-is :

— Muqelt ziɣ, ay-arraw-iw : waġi yekks-aɣ tagust seḡḡ-eɛrur-enneɣ, yerra-ṭ s aḫḫam-is : a m e k tebɣam ur t eṭḥemmilɣ ara ? NNan-as :

— Eɛṭi-ḵ ṣṣeḥḥa imi d aɣ temliḍ akken : ssya d asawen annefhem.

---

Yiwn ufellaḥ ikerrez di-tmurt-is. Yiwen wass, iwala yiwen wefṛuǰ yeṭṛuḥu yeṭṭuɣal-eḍ ɛel-lɛecc-is. Arġaz-enni yenna degg-iman-is : Adṛuḥeɣ adesfeqdeɣ acu ɣeff a-afṛuǰ-ag$^{i}$ ileḥḥu yeṭṭuɣal-eḍ.

Iwala di-tneḳleṭṭ yiwen elɛecc deḡḡ ay ellan iqeṭṭu-sen : diɣ-en, d baba-t-sen i zen-d yeṭṭawin elɛic.

Asmi meḳḳṛit cweyy$^{a}$ iqeṭṭusn-aġi ɛla-ḥal adesrifgen,

vol, le cultivateur tenditun piège à l'oiseau, le prit au nid et l'y attacha.

Les petits s'envolèrent. Il attendit longtemps, espérant les voir revenir apporter à manger à leur père. Mais, depuis le jour où ils avaient pris leur vol, ils ne revinrent jamais lui apporter quoi que ce soit.

Le cultivateur se dit alors: Si c'est, Dieu, possible! Ils ne sont même pas venus voir ce qu'il advenait de leur père! Ils sont partis comme une volée de fourmis-lions!
Notre homme se dit alors: Si ces oiseaux ont été si peu reconnaissants envers leur père, comment mes enfants me montreront-ils leur gratitude?
Le soir, quand il revint des champs, il rassembla ses fils et ses brus et leur dit:
— Que dès maintenant chacun de vous prenne ses affaires et débarrasse ma maison: que chacun se débrouille tout seul.
— De grâce, père, que vous avons-nous fait? C'est une honte de nous chasser ainsi, comme des indignes!

Le père leur raconta alors ce qu'il avait vu, comment l'oiseau avait donné la becquée à des petits qui l'avaient ensuite abandonné dans la gêne:
— Ce qu'ont fait, dit-il, ces oiseaux à leur père, c'est ce que vous me ferez un jour. Travaillez donc du bec sur le sol: pour moi, je ne vous donne plus à téter!

---

Un homme avait un père âgé, si décrépit qu'il ne pouvait plus ni se lever ni se déplacer.

iṛuḥ ufellaḥ-enni, iweddi-yas i-baba-t-sen, yeṭṭf-it di-lɛecc : icudd-it dinna.

Ifṛaḵ-enn$^{i}$ imeẓyanen srafgen. Afellaḥ ḅaqi yeṭṛaju m$^{a}$ a dd-uɣaln a s-ḍ awin elɛic i-baba-t-sen ; laḳin, ǧǧ-asmi srafgen, ur ḍ-uɣaln ar baba-t-sen a s-ḍ awin elqut. Afellaḥ yeqqim degg-iman-is, yenna : ḶḶah ! ḶḶah ! y a Ṛebbi ! ur ḍ-esfeqden ar baba-t-sen ! Ṛuḥen eṛṛwaḥ uberṛiq !

Arǧaz yenna degg-iman-is : Im$^{i}$ ifṛaḵ ur errin ara lḫiṛ i-baba-t-sen, amk aa yi rren warraw-iw ?

Tameddit, ikecm-eḍ s aḫḫam deǧ-leḫla, ijemɛ-eḍ irǩel arraw-is tteslatin-is, yenna-yasen :

— SSya d asawen, ḳul-yiwen deg-wen adyawi lqecc-is, ad iyi-ffeɣ deǧǧ-eḫḫam : ḳul-yiwn adiḍebbṛ aqeṛṛuy-is !

— Annaɣ, a baba ! Acu k neḫdem ? D elɛib fell-ak ad aɣ tessufɣeḍ d iḥṛamen !

Imir, baba-t-sen yeḥḳa-yazen-ḍ ayn iwala d-wayen yeḍṛan d-wefṛuḵ yesleǩǧden arraw-is, ǰǰan-t di-lewqeɛ :

— Akken ḫedmen yefṛaḵ-aǧ$^{i}$ i-baba-t-sen, akkn ara yi tḫedmem yiwen wass. Ihi wtet aqabub-ennwen ɣel-lqaɛa, nekkin$^{i}$ ur teẓẓegɣ ara.

---

Yella yiwen werǧaz yesɛa baba-s d amɣaṛ, teɣli-ḍ fellas tewser, ur yeṭṭenḳar, ur ileḥḥu.

Le fils du vieillard, — il n'avait que celui-là, — avait été gâté par les plaisirs de la vie : son père le gênait ; il en avait honte et il en vint à oublier tous les bienfaits dont il lui était redevable. Il avait hâte de le voir disparaître. Il se disait : A quoi mon père est-il bon désormais ? Ce n'est plus qu'un estomac et toute cette nourriture que je fournis, c'est comme si on la jetait.
Il le laissa donc croupir, en guenilles, dans les poux et la saleté ; on l'isola dans une mauvaise chambrette ; son fils lui fit donner à manger juste de quoi ne pas mourir et encore dans une vieille écuelle de bois tout ébréchée qu'on ne lavait jamais et qu'on laissait en proie aux mouches : c'est dans cette écuelle qu'on le servait tous les jours.

Le petit-fils du vieillard regardait tout cela sans faire de réflexions.
Un beau jour, l'enfant, qui avait cinq ans, sortit jouer hors de la maison. Il aperçut une vieille écuelle tout abimée sur le fumier. Il la rapporta à la maison. Son père s'en aperçut :
— Où veux-tu mettre cette saleté, petit malpropre ? Ne t'amuse pas à la laisser ici : j'ai le cœur soulevé rien qu'à la voir. Jette-la, que je ne la voie plus ! Te voilà devenu un charognard de dépotoir : s'il y a une saleté, il se jette dessus !

— Non, père, je ne la jetterai pas, répondit l'enfant : j'en aurai besoin : elle peut encore servir.

— Oui ! mais seulement si c'est toi qui dois manger dedans, répondit le père.

— Non, père, répondit l'enfant : cette écuelle n'est bonne que pour les vieilles gens : je vais la mettre de côté pour le jour où tu seras devenu un vieillard, car ton tour viendra de blanchir de poil et d'avoir, comme grand-père, des infirmités : à ce moment-là, j'irai la chercher pour que tu puisses, toujours, manger dedans. - En entendant cela de son fils,

MMi-s-enni, — ala win igg-esɛa d-Ṛebbi, — yesḥesṛ-it ezzhu n-eddunnit : iwala iḍuṛṛ-it baba-s, yettsethi yis-s, yeṭṭu yaḵ elḥiṛ i s yeḥdem zik. Ihar melmi ara yemmet. Yin-as : Tura, i-wacimi yelha baba? Ala aɛebbuḍ i deg-s: elqut-aɣi ṯṯakeɣ, amm-in i t yeṯṯeggiṛen eṛ-berṛa !

Yejja-t s-ijerbuben ttilkin, ilefḍan : ɛezlen-t eṛ-yiwet en-teḥḥamt ; yeṭṭaḵ-as elqut ammar elmut, gg-iwet en-teqduhit ḇḇesɣaṛ tqeccm aḵ , ur d as essiriden, ur ṭ tekksen ɣef-yizan : ṯṯawin-as kull-as di-teqduhit-enni.

MMi-s-enni n-emmi-s yesmuqul ayaɣi, lameɛna ur s-d yeqqaṛ acemma.

Yiḇḇass gg-ussan eṛ-Ṛebbi, aqcic-aɣi, ḥems-esnin fellas, yeffɣ-eḍ, la yleɛɛeb di-berṛa, tḍehṛ-as yiwet enteqduhit deḏ-qabuc terka yaḵ. Yeḇḇi-ṭ s aḥḥam. Iwala-ṭ baba-s, yenna-yas :

— San i d-eḇḇiḍ tura tamerkut-aɣi k yecban? Anda ṯṯiḍ-eskecmeḍ s aḥḥam ! Aql-i la ṭṭemɛuquɣ seɣm i ṭ walaɣ : ḍeggṛ-iṭ essya, ur ṭ eṭwaliɣ ara. Teḳḳleḍ d isɣi uqabuc : eljifa yellan, a ṭ yaweḍ !

Yenna-yas weqcic :

— Ala, a baba, ur ṭ eṭṭeggiṛɣ ara : a ṭ ehwijeɣ : mazal a s nesqeddec ! Yenna-yas baba-s :

— Haca ma d keçç aa yeççen deg-s !

Yerra-yas emmi-s :

— Ala, a baba ! Aqduh yecban waɣi yelha ala i-yemɣaṛen. A t erreɣ deɣ-dis alamma d asmi ara d-eḳḳelḍ d amɣaṛ : a dd-aweḍ ennuba-k, aṫcabeḍ, aṫɛibeḍ am jeddi : imir-n adruheɣ a t-id eddmeɣ i-wakkn aṫeṭṭeḍ deg-s.

Akken yesla werɣaz-enni i-lehduṛ i z-d yenna mmi-s,

l'homme prit peur. Tout tremblant, il se dit: Voilà que mon fils a décidé de me traiter comme j'ai traité mon père!
A partir de ce jour-là, sa rigueur mollit et se changea même, à l'égard de son père, en attentions presque excessives. Il fit changer sa vieille écuelle par une belle assiette toute neuve; il lui fit donner des vêtements convenables et, poussant ses prévenances, il lui donna une belle chambre où il pourrait reposer sur de bons oreillers.
C'est Dieu qui permit cela: le petit avait tenu à son père le langage capable de lui changer le cœur.

---

Un homme avait chez lui son vieux père. Lorsque, rentrant chez lui, il trouvait le vieillard au coin du feu, il fronçait les sourcils en se disant: je voudrais bien pouvoir rentrer sans voir mon père dans ma maison. Même réflexion tous les jours.

Le pauvre vieux se décrépissait, tremblottait, bavait de plus en plus. En le voyant dans cet état, le fils ruminait: Alors, je suis condamné à voir ainsi mon père en horreur continuellement!

Sa femme lui dit:
— Si ce n'est que ça, je vais te dire... Il faut que tu le charges sur tes épaules et, ce soir, quand tout le monde sera rentré, emporte-le jusqu'à telle colline et jette-le au ravin: nous ne le verrons plus et personne n'en entendra plus parler.

Le soir, l'homme emmena son père:

ikecm-it elḫuf, la yeṭṭergigi ; yenna-yas : Atan wayen yeɛzem emm$^{i}$ a yi-t yeḫdem akken ḫedmeɣ i-baba !

Seg̊g̊-ass-en, yerr$^{a}$ aḍaṛ, ibeddel tikli : yeṭkabar baba-s s-yiwet lemkabr$^{a}$ izaden. Ibeddl-as aqduḥ-enni s-yiwet tḍebṣit yelhan ttajdiṭ ; yefḱa-yas ellebsa l-lɛali, yeṭkabar-it nezzeh ; yerra-t-id eṛ-yiwen weḫḫam yelhan, yesɣimiy-it ef-eťsummta.

D Ṛebb$^{i}$ iġ-ɛemmden i-wayaġi : iṛuḥ-eḍ emmi-s amejṭuḥ, yenna-yas lehduṛ-aġ$^{i}$ armi tbeddel tasa m-baba-s.

---

Yella yiwen werġaz yesɛa baba-s d amɣaṛ. Mi ḍ-yekcem, a t-iḍ yaf eṛ-tebburt el-lḱanun, adyekres anyir-is emmi-s-enni, yin-as : A wi dd-ikecmen ur yuf$^{i}$ ara baba-s g̊g̊-eḫḫam ! Ḱull-ass akken.

Amɣaṛ, simma yeṭṭiwsir, yeṭṭergigi, yesludduy. Yesmuqul-it akken emmi-s, iḫemmem, iḫemmem, yenna-yas : I-hi ḱull-ass adeṭwaliɣ akka bab$^{a}$ iyi-ḍ yesmɛuquy akka dihin !...

Tenna-yas etmeṭṭut-is :

— D acu ?... Nekk, ad ak emleɣ : eddm-it ḱan ef-tuyat-ik : tameddit, m$^{i}$ aa nnejmaɛn ak̊ medden, awi-t ar tiɣilt el-lmuḍa flan, ssegrirb-it din : akk$^{a}$ ur t enẓeṛṛ, u r ensell yis-s.

Armi ttameddit, yeb̊b̊i-t, yenna-yas :

— Viens, père, dit-il: je vais te porter pour te faire faire une petite promenade.
Le pauvre vieux, tout content, se laissa faire. Arrivé au rocher, son fils le laissa glisser dans le ravin en disant: Puisses-tu ne jamais revenir!
L'homme qui avait ainsi fait basculer son vieux père dans le vide avait un fils lui aussi. Or celui-ci avait su ce que son père avait fait: il en gardait mémoire à part lui.
Quand son père fut, à son tour, devenu un vieillard, il agit de même envers lui et le précipita du haut de la même colline.
La malédiction se transmit aux enfants des enfants: ils se donnèrent la mort successivement de la même façon: quand un homme avait un fils, celui-ci se débarrassait de son père. Il en fut ainsi pendant sept générations.
Il s'en trouva enfin un qui, ayant son vieux père chez lui, se montra plus sensé. Il se dit: Eh bien, si mes ancêtres se sont tous chargés d'une malédiction, je veux m'en défaire, pour moi et pour mes fils. Il se montra plein d'égards pour son père, prompt à le satisfaire, et cela jusqu'au jour de sa mort: exempt de la malédiction ancestrale, il réussit dans toutes ses entreprises: sa vie fut utile et heureuse.

---

— Eyya-n, a baba, a k̈ bibbeɣ a k̈ esmerrḥeɣ.

Amɣaṛ, meskin, yuɣ-as awal, yefṛeḥ. Akken t yessaweḍ s acṛuf, iḍeggṛ-it, yenna-yas : A wer d-uɣaleḍ !

Arĝaz-enni yessegrarben baba-s yesɛa mmi-s ula d neṭṭa, iwala yak̈ ayen yeḥdem baba-s : yejja k̈ a n ay-enni deĝ-qerṛuy-is.

Armi d asmi wesser baba-s daɣ-en, iḥedm-as akken : iḍeggṛ-it ɣeṛ-tiɣilt-enni.

Akken ɗeɛwessu tessenfufud i-tara ḇḇarraw-ennsen : wa yeṭṭeggiṛ wa ; win i ɗ-yejjan emmi-s adiḍegger baba-s, armi sebɛa merṛat.

Yeqqim-eɗ yiwen yesɛa baba-s, ikecm-it leɛqel ḥiṛ ḇḇiyaḍ, yenna-yas : Ay-ul-iw, ma ymezwura-nneɣ ḇḇin ak̈ ɗeɛwessu, nekk bɣiɣ a ṭ essemḥuɣ fell-i d-warraw-iw.

Ikuber baba-s amɣaṛ, yedda-yas di-lebɣi, armi d asmi yemmut. Yeffɣ-as k̈ul-ci f-yiseɣ : ur yeḇḇi ɗeɛwessu, ur tefṛiɣ eddunnit-is.

# ADAGES, PROVERBES

## AYANT TRAIT À LA FAMILLE

### MARIAGE

D elɛali Mḥend : ḥas aɣ–it : yesɛ$^{a}$ azemmur di–ssaḥel.

Mḥend est un bon parti : tu ferais bien de l'accepter : il a des oliviers dans la plaine.
Ironique : avec celui–là, nous allons à un bel échec !

Wi–bɣan lesfenj yefk nanna-s ; wi-bɣan cuccu yezlu bɛɛɛu.

Qui veut des beignets donne s a sœur e n mariage; qui veut de la viande égorge un mouton.
Il faut savoir s e débrouiller p a r soi–même sans trop compter sur les autres.

Wi km icekkṛen, a tislit ? D-yemma–m teḥiḍeṛ ḥalti–m.

Qui chante tes louanges, ô épousée ? Ta tante était là, avec ta mère.
Il ne faut pas trop vanter alors que d'autres peuvent penser autrement.

Aḥeddur yeqsed i-teslit.

Le feuilleté est destiné à la mariée.
Ce que vous désirez est destiné à un autre.

Fk-iyi yelli-k ternuḍ-as lɛula-s d-yirden.

Donne-moi ta fille et encore le blé pour la nourrir.
Ironique: Tu as des prétentions exagérées!

Win iḵeddmen γuṛ-medden,
Am-etmeṭṭut izewǰen.

A œuvrer chez les autres on n'a pas plus de liberté (ni d'avantages) qu'une femme mariée.

Ur eḥdiṛeγ mi tejweǰ,
Ur as qeṭṭuγ leḥwayeǰ.

Je n'étais pas là quand on l'a mariée: ce n'est pas à moi de faire des emplettes pour elle.
On ne m'a pas consulté pour lancer cette affaire: je ne vais pas m'en mêler maintenant.

Tin imⁱ ur yeḥwⁱ ara weḵḵam tin-as: d arǧaz ay keṛheγ.

Celle qui ne se trouve pas bien chez ses beaux-parents dit: C'est mon mari qui ne me plaît pas.
Quand une chose ne plaît pas, on trouve toujours des prétextes pour la négliger.

Lemɛanda n-etnuḍin γṛ-eťcebbaḍin.

Rivalité de coépouses sur l'art de faire la bouillie.
Rivalité de jalousie mesquine.

Ṛebbⁱ ur d iyi-d yefki takna:
Ḍuṛu tqelld-iyi-d Zubida.

Par chance, il n'y avait pas chez nous de coépouse: le douro m'impose Zoubida.

On avait pris toutes les précautions utiles et un importun survient pour tout remettre en question.

Amk ara ṛedḥeγ di-tmeγṛa-k, a win ur neṛdiḥ di-tinn-iw?

Pourquoi danserais-je à ta noce, toi qui n'as pas daigné le faire à la mienne?
Il ne faut pas compter sur les gens à qui l'on rend pas service.

Tarjuḍ ar ttedduḍ s urar, atternuḍ ɛad aγenni.

Attends d'être à la noce et tu pourras chanter.
Il faut attendre au moins un commencement de succès avant de chanter victoire.

Win iḥabb bab n-etmeγṛa, fiḥel ma yessard ifassn-is.

Un familier de celui qui fait les frais de la noce n'a pas besoin de se laver les mains, (pour y être admis).
Entre amis, pas de raideur dans la forme conventionnelle des relations.

## PARENTÉ

γuṛ-i baba, lameɛna yemmut.

Pour moi, il y a bien mon père, mais... il est mort.
Il y aurait bien un moyen de sortir de difficulté, mais il n'est plus (ou pas) utilisable.

Akkᵃ iɣ-eqqaṛ baba-s i-mmi-s.

Ainsi parlerait un père à son fils.
Peut-être un bon conseil, mais qu'on n'a pas intérêt à suivre.

Menyif atteṭru yemma-k wa l[a] atteṭru yemma.

Il vaut mieux que ce soit ta mère qui pleure que la mienne.
Cette affaire ne me dit rien de b o n: acceptes-en toi-même les risques.

Imawlan ṣebṛen,
Imɛezzan ḳefṛen.

L e s p a r e n t s acceptaient leur deuil: ce sont les porteurs de condoléances qui s e sont révoltés d'une façon blasphématoire contre le sort.
Ce sont ceux qui ne sont pas directement intéressés à l'affaire qui, hypocritement, semblent la prendre à coeur.

M-kul-yiwen yessn amk ara yenṭel tamγaṛt ggemma-s.

Chacun sait comment s'y prendre p o u r enterrer sa vieille mère.
Inutile de donner des conseils sur une affaire que l'intéressé connaît mieux que vous.

Yeffr-asn agelzim akkn ur d as neṭṭeln ara yemma-s.

Il leur cache l a pioche de peur qu ils ne lui enterrent sa mère.
Il prend des précautions oratoires, (illusoires).

Yehwa-γaγ neṭlummu,
Egma-s ḇḇejṛad d aberṛeɛqu.

On critique, par plaisir,
(en oubliant que) les apparences se confondent entre acridiens de nocivité très différente.
Ne pas juger sur la mine ou la parenté.

# T A B L E

Le mariage

- Le mariage est obligatoire ..... 1
- Le c h o i x de l'épouse ..... 2
- La stabilité du mariage ..... 8

Les membres de la famille

- Les p a r e n t s ..... 11
- Les époux ..... 16
- Les e n f a n t s ..... 19
- Les frères ..... 21
- Les autres membres de la famille ..... 24

Relations et devoirs mutuels

- L'affection ..... 27
- L'honneur de la famille ..... 29
- L' e n t r a i d e ..... 31
- L'amour filial ..... 32
- La malédiction paternelle ..... 34

Anecdotes, récits gnomiques ..... 37

Choix de proverbes et adages ..... 56